



La relation de voyage dans les lettres d'Orient de Flaubert, une écriture de l'intime

Catherine Ripault Thomas

► To cite this version:

Catherine Ripault Thomas. La relation de voyage dans les lettres d'Orient de Flaubert, une écriture de l'intime. *Flaubert voyageur*, pp.173 à 188, 2019, 978-2-406-07241-6. 10.15122/isbn.978-2-406-07241-6.p.0173 . halshs-02179510

HAL Id: halshs-02179510

<https://shs.hal.science/halshs-02179510>

Submitted on 10 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Catherine Thomas-Ripault

Tandis que, au cours de ses voyages, un écrivain comme Théophile Gautier refuse de livrer dans ses lettres ses impressions ou de décrire les paysages parcourus, renvoyant sans ménagement ses destinataires curieux de ces questions aux articles qu'il fait paraître dans la presse¹, Gustave Flaubert repousse pour sa part toute idée de publier un récit de voyage, mais relate longuement pour ses proches, au sein de sa correspondance, les détails de ses pérégrinations. De nombreuses lettres, destinées essentiellement à sa mère et à Louis Bouilhet, relatent ainsi le périple qui le mena, en compagnie de Maxime du Camp, entre octobre 1849 et mai 1851, d'Égypte à Constantinople puis en Grèce après être passé par la Palestine, la Syrie et le Liban. C'est sur ces écrits épistolaires, à mi-chemin entre cette « sorte de séquence autobiographique à usage entièrement personnel² » que constituent les notes consignées quotidiennement dans un carnet, et le récit de voyage publié, que se portera notre attention. En quoi la lettre permet-elle de contourner les écueils auxquels se heurte le récit traditionnel, jugé à la fois facile et ennuyeux ? Certes, Flaubert fait de la correspondance, de façon attendue, un espace de confidences où figurent des révélations et des détails qui ne sauraient être rendus publics ; mais nombreux sont les passages, souvent fort longs, qui rapportent un itinéraire, décrivent un paysage ou des impressions qui *a priori* ne dépareraient pas dans une relation de voyage conforme au genre. Il s'agira alors, en s'interrogeant sur les différentes fonctions qu'il assigne à ses lettres, sur la présence du destinataire dans le discours, et sur la spécificité d'une écriture liée à l'instant et au mouvement, de tenter de comprendre en quoi le récit de voyage n'a pour Flaubert de sens que s'il est intime.

Il est évident que la lettre est, par définition, vouée à accueillir des confidences et des sentiments personnels qui n'auraient pas leur place dans le récit de voyage. Ce dernier, à l'époque romantique, met bien en scène un « je » dont l'équivalence avec l'auteur est parfaitement affirmée, et accorde aux pensées et impressions du voyageur autant d'importance qu'aux informations transmises sur le pays visité³. Pour autant, il ne s'agit pas de laisser libre cours à l'expression intime de soi. Impressions subjectives et anecdotes personnelles, quand elles ne sont pas de simples artifices destinés à mieux séduire le lecteur, sont essentiellement mises au service de la description de paysages et de coutumes qui permettront de mieux connaître le pays évoqué. Jacques Berchet, pour qui l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* constitue le premier « voyage vers soi », ne reconnaît d'ailleurs à ce texte une visée autobiographique que dans la mesure où l'auteur inscrit son identité dans une histoire culturelle collective. Pour ce qui est de la

¹ Voir par exemple la lettre du 16 octobre 1869, écrite par Gautier à Carlotta Grisi alors qu'il se trouve en Égypte : venant d'évoquer « les pyramides à demi noyées dans une vapeur bleue mêlée de poudre d'or », l'épistolier s'interrompt bien vite : « mais vous verrez tout cela dans le feuilleton. Il vaut mieux employer la place qui me reste à vous dire combien je vous aime » (T. Gautier, *Correspondance générale*, éd. de Claudine Lacoste, sous la direction de P. Laubriet, Genève, Droz, 1985-1996, t. X, p. 412).

² C'est ainsi que P.-M. de Biasi désigne les notes de voyage que Flaubert prit en Égypte (Introduction à Flaubert, *Voyage en Égypte*, Paris, Grasset, 1991, p. 11).

³ Sur la dimension personnelle des récits de voyage romantiques, on peut voir par exemple Odile Garnier, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et études », 2001, ou J. Roudaut, « Quelques variables du récit de voyage », *NRF*, 1984, n°377, p. 58-70.

vie privée de l'auteur, elle n'apparaît que de manière infime⁴. Outil rhétorique plus que trace d'une réelle présence et d'une identité véritable, le « je », dans les récits de voyage, est essentiellement là pour effectuer des confrontations éclairantes entre passé et présent, éveiller l'attention du lecteur, attester l'authenticité du périple, et faciliter les transitions entre les passages descriptifs⁵. L'élément subjectif, pour être très présent, n'en est pas moins contenu par des notions à la fois de bienséance morale et d'efficacité stylistique. Anecdotes trop intimes, pensées peu conventionnelles, allusions à des faits foncièrement privés et détails prosaïques sont alors bannis du récit, tandis qu'ils sont naturellement attendus par le destinataire de la lettre, tout autant désireux de partager la vie quotidienne, les pensées et impressions du voyageur par leur menu détail que curieux de connaître le pays qu'il parcourt.

Dans les lettres de Flaubert, nous trouvons une sorte d'auto-portrait de l'auteur en voyageur qui rappelle les effets de mise en scène effectués par certains écrivains de son temps dans leurs récits de voyage, et qui ont pour fonction essentielle à la fois de rompre la monotonie des descriptions en provoquant le rire du lecteur, et de se démarquer des récits antérieurs. L'épistolier, qui prend parfois la pose pour ses destinataires, se représente, par petites touches ironiques, comme un touriste désinvolte, plus préoccupé d'une réalité prosaïque que des beautés du paysage, prenant ainsi le contrepied des grands écrivains-voyageurs qui l'ont précédé. Il en rajoute « dans la représentation orientalisante de lui-même »⁶, et joue avec l'image d'un personnage outrancièrement fier et « gaillard », que n'atteint ni le mal de mer ni la fatigue des trajets à cheval ; voici comment l'écrivain, qui mêle fierté et mise à distance de soi, rapporte à sa mère, en novembre 1850, ses différentes expéditions :

Je crois que je suis tout à fait habitué à la mer. Quant au cheval, c'est un talent que j'ai considérablement augmenté ; je suis capable, je crois, de rester plusieurs jours en selle sans m'en apercevoir et jusqu'à présent, de toutes les rosses que j'ai montées, aucune ne m'a jeté bas ; je suis devenu un cavalier solide sinon savant.⁷

L'écrivain se donne à voir dans ce rôle d'aventurier libre et parfaitement orientalisé auquel, parfois, lui-même veut croire et dont il aimerait bien malgré tout que ses destinataires retiennent quelques traits avantageux. L'image n'est d'ailleurs pas toujours ironique et les lettres d'Orient sont émaillées de références à cette vie de nomade qui permet à l'écrivain de Croisset d'apparaître en véritable voyageur au long cours⁸.

⁴ Voir J.-C. Berchet, « Un voyage vers soi », *Poétique*, février 1983, n°53, p. 108. Dans son introduction au *Voyage en Orient*, J.C. Berchet présente la perspective autobiographique revendiquée par les auteurs de récits de voyage comme l'un des artifices grâce auxquels ces écrivains tentent de conférer à leur texte la « crédibilité du vécu » (*op. cit.*, p. 11). J. Roudaut, qui fait entrer les récits de voyage dans la catégorie des œuvres autobiographiques, souligne encore que la connaissance des auteurs n'est pas la composante essentielle recherchée par le lecteur de ce type de texte (*art. cit.*).

⁵ A propos du *Rhin* de Victor Hugo, W. Guentner note : « quant à la multiplication de pronoms personnels à la première personne, elle rend tout d'abord la narration plus crédible, assurant au lecteur que ce qui est raconté a été noté par un témoin oculaire ; de plus ces pronoms fournissent au lecteur un modèle à suivre, lui suggérant des émotions à éprouver. De même, les précisions temporelles [...] et spatiales [...] aident le lecteur à mieux épouser l'expérience du voyageur » (*op. cit.*, p. 129).

⁶ S. Moussa, « La Correspondance de Flaubert en Orient », *Travaux de littérature, Itinéraires littéraires du voyage*, n° XXVI, Genève, Droz, 2013, p. 171. Sur l'autoportrait de Flaubert en Oriental, envisagé comme une tentative de mieux restituer le monde extérieur, voir également S. Moussa, « Signatures : ombre et lumière de l'écrivain dans la Correspondance de Flaubert », *Littérature*, 1996, n°4, pp. 74-88.

⁷ A sa mère, Constantinople, 14 novembre 1850, I, p.702. Voir également la lettre à Louis Bouilhet écrite du Caire, le 1^{er} décembre 1849, ou la lettre à sa mère du 17 novembre 1849, I, p. 525

⁸ Ainsi écrit-il, par exemple, au docteur Jules Cloquet le 7 septembre 1850 : « la vie à cheval me va fort. Nous couchons sous les arbres. Nous buvons aux fontaines » (I, p. 686), ou à son oncle Parain le 6 octobre 1850 : « nous avons vécu là d'une belle vie de vagabond, pendant deux mois. [...] La saison pourtant se refroidit. Nous couchons encore à la belle étoile, mais avec des vêtements de drap » (I, p. 690).

Pour autant la lettre de voyage ne s'en tient pas à cette mise en scène de soi qui implique une certaine distance et dont le procédé s'apparente à une représentation romanesque ; l'un des enjeux majeurs consiste bien, pour l'épistolier, à se constituer comme sujet de connaissance, avant même d'informer sur le pays qu'il découvre. Flaubert livre les fluctuations de son humeur, depuis l'accablement qu'il ressent les premiers jours, alors que le souvenir de l'échec de *Saint-Antoine* l'empêche de jouir vraiment du voyage, jusqu'à la mélancolie profonde qui l'habite au moment de quitter Constantinople, en passant par les nombreux éblouissements et instants de parfait bien être que lui procure l'Orient. La lettre, en cela proche d'une conversation entre intimes, crée un espace au sein duquel l'épistolier se confie dans l'assurance d'un accueil bienveillant. Figurent alors des révélations d'ordre prosaïque ou érotique qui ne sauraient figurer dans un récit de voyage. Nous savons notamment à quel point Flaubert a été bouleversé par les expériences d'ordre amoureux, sensuel ou érotique qui ont marqué son voyage, et il ne laisse rien ignorer à Louis Bouilhet des détails de ces aventures. Les lettres témoignent par ailleurs de l'expérience forte, profondément intime, que constitue pour l'écrivain ce voyage dans son ensemble : à plusieurs reprises, Flaubert fait part de changements qui s'opèrent en lui : confronté à la nouveauté, débarrassé des contraintes du quotidien et loin de ses repères, il se sent devenir plus humble, plus sensible⁹, et tire de son voyage une connaissance approfondie des hommes qui modifie sa perception du monde¹⁰. Ce voyage est en outre déterminant dans l'évolution littéraire de Flaubert : non seulement il nourrit sa réflexion sur l'écriture et la place qu'il pense occuper dans le monde des Lettres, ainsi que l'indiquent de nombreux échanges avec Louis Bouilhet dans lesquels il est question de littérature et des romans à venir, mais c'est là que l'écrivain apprend à voir, et à restituer ses visions en des tableaux qui annoncent son esthétique romanesque¹¹. Les lettres jouent un rôle clé dans cette métamorphose : c'est en leur sein même, ainsi que l'ont parfaitement montré Amélie Schweiger et Sarga Moussa¹², que Flaubert élabore une autre façon de dire le monde et de se positionner en tant qu'artiste. Certains passages sont en effet particulièrement révélateurs d'une écriture qui tend vers l'effacement du sujet, principe qui fondera l'ensemble de l'œuvre à venir. Mais c'est bien le caractère privé de la situation d'énonciation et la dimension intime des lettres dans leur ensemble qui rend possible la transcription de cette « rupture fondamentale »¹³ que constitue le voyage, et qui permettra à Flaubert d'entrer en littérature.

Une parole pour l'autre

Cette expérience profondément intime, qui modifie la personnalité de l'écrivain et permet l'élaboration progressive d'une « éthique moderne (...) de la création »¹⁴, ne peut en effet se dire, et peut-être se vivre, que dans la mesure où elle s'inscrit dans un

⁹ Voir en particulier ce passage extrait d'une lettre à Louis Bouilhet : « Je me sens devenir de jour en jour plus sensible et plus émouvable. Un rien me met la larme à l'œil. Mon cœur devient putain, il *mouille* à tout propos. Il y a des choses insignifiantes qui me prennent aux entrailles. Je tombe dans des rêveries et des distractions sans fin » (Damas, 4 septembre 1850, I, p. 678). Voir également la lettre à Louis Bouilhet du 14 novembre 1850, I, p. 709.

¹⁰ Voir les lettres à sa mère du 7 octobre 1850, I, p. 697 ; 24 novembre 1850, I, p. 711-712 ; 9 février 1851, I, p. 746.

¹¹ P. M. de Biasi étudie cette évolution à travers les notes de voyage de Flaubert (voir l'introduction à Flaubert, *Voyage en Egypte*, op. cit., p. 9-92). Dans cette perspective, voir également la notice du *Voyage en Orient* par C. Gothot-Mersch, qui montre en particulier comment Flaubert fait alors « l'apprentissage de la description » (OC, II, p. 1481).

¹² Voir A. Schweiger, *Flaubert en toutes lettres, l'écriture épistolaire dans la correspondance et dans l'œuvre*, PURH, 2012, p. 93-111, et « La lettre d'Orient », *Revue des Sciences humaines*, 1983, n° 195, pp. 41-57S ; S. Moussa, « Signature : ombre et lumière de l'écrivain dans la Correspondance d'Orient de Flaubert », art. cit..

¹³ P.-M. Biasi, op. cit., p. 21.

¹⁴ A. Schweiger, op. cit., p. 105.

lien affectif avec l'autre. Si l'élément personnel, selon Flaubert, doit disparaître de l'œuvre publiée, il trouve toute son expression dans le rapport de communication qui s'établit dans la lettre, et l'écrit épistolaire est chargé d'affects qui rendent possible l'aveu d'un bouleversement intense. En proie au choc d'une expérience esthétique, Flaubert affirme le caractère dérisoire de tout discours qui prétendrait décrire l'événement déclencheur : la visite des Pyramides est l'un de ces moments dont il serait vain d'imaginer pouvoir rendre compte dans une œuvre d'art :

Quant à la vue qu'on découvre de la haut, je défie qui que ce soit, fût-ce Desalleurs, M^e bailleul ou Chateaubriand, d'en donner une idée. On serre son manteau contre soi, vu que le froid vous pince fort, et on tait sa gueule ; voilà tout.¹⁵

Il est pourtant frappant de constater que ce tableau d'Orient, ailleurs encore annoncé comme « indescriptible »¹⁶, est, parmi tous ceux que rapporte Flaubert, celui qui est le plus souvent abordé dans sa correspondance : il l'évoque le 14 décembre 1849 dans une lettre à sa mère, puis le lendemain, dans une lettre à son frère, et dans une autre à Louis Bouilhet, le 15 janvier 1850. A chaque fois, le caractère indicible de l'expérience est mis en avant ; et, à chaque fois pourtant, l'épistolier trouve les mots pour transmettre à son destinataire, sans économie de détails, la splendeur du paysage et la force de ce qu'il a vécu. Souligner l'impossibilité de dire une expérience fait naturellement partie des procédés rhétoriques destinés à faire apparaître son caractère hors norme ; il reste que Flaubert, effectivement, ne dit rien *publiquement*, quand tant d'autres l'ont fait et avant lui. Seule la correspondance, qui présuppose un lien de sincérité entre les deux partis et autorise le recours à une écriture personnelle, semble alors pouvoir à ses yeux transcrire ce moment particulier sans tomber dans l'artifice et le convenu. Et c'est en mêlant au discours spontanément lyrique qu'une telle découverte suscite une tonalité plus familière propre à l'écriture épistolaire, ou des réflexions provocantes qui tiennent la grandiloquence à distance et minent toute prétention à tendre vers le morceau littéraire, que l'écrivain parvient à rendre compte du bouleversement qui le saisit devant les Pyramides et le Sphinx. La manière dont il conclut le tableau qu'il offre de ce spectacle à Louis Bouilhet est sur ce point significative : « on n'a pas tous les jours des émotions aussi po-hê-tiques, Dieu merci, car le petit bonhomme en péterait »¹⁷. Préservant la relation particulière qu'il entretient avec ses destinataires — essentiellement des proches — l'écrivain adopte un style familier pour dire la vie quotidienne mais aussi l'admiration ressentie et la beauté de l'expérience, qui ne semblent pouvoir être communiquées que par le biais d'un langage dénué de toute prétention littéraire.

C'est encore sur l'aspect décousu et familier du discours, ainsi que sur la prise en compte du destinataire, qu'insiste implicitement Flaubert lorsqu'il oppose son récit épistolaire à ce qu'il désigne comme une relation de voyage : à deux reprises, au cours de son périple en Orient, il rejette explicitement l'idée d'écrire un récit de voyage, tout en se livrant, dans ces mêmes lettres, à la description détaillée de ses pérégrinations. Loin d'un simple procédé de prétention, ce paradoxe révèle là encore les limites de ce

¹⁵ A son frère, 15 décembre 1849, I, p. 554. Voir également ce passage extrait d'une lettre à Frédéric Baudry :

« quand je pense qu'il y a des gens qui ont assez de toupet pour faire des descriptions de tout ça ! Savez-vous, cher ami, quel sera le résultat de mon voyage d'Orient ? ce sera de m'empêcher d'écrire jamais une seule ligne sur l'Orient » (de Beyrouth, le 21 juillet 1850, I, p. 652).

¹⁶ A sa mère, le Caire, 14 décembre 1849, I, p. 551.

¹⁷ A Louis Bouilhet, le Caire, 15 janvier 1850, I, p. 570. De même, lorsqu'il décrit cette visite à sa mère, après avoir noté l'état de stupeur qui le saisit ainsi que Maxime du Camp, et avoir écrit à propos du Sphinx : « le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile », Flaubert commente : « Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles bougresses de Pyramides, et franchement c'est chouette » (I, p. 551).

qui rend acceptable, selon l'écrivain, la narration de son voyage. « Je crois bien, homme intelligent, que tu ne t'attends pas à recevoir de moi une *relation* de mon voyage »¹⁸, prévient-il Louis Bouilhet, mais il poursuit aussitôt : « je voudrais pourtant t'envoyer quelque chose qui aille te divertir dans ton logement de la rue Beauvoisine... »¹⁹. La différence réside dans la fonction assignée au texte — une relation de voyage vs « quelque chose » qui divertisse, faire œuvre littéraire ou conter librement les anecdotes qui toucheront et amuseront son ami. De même, lorsqu'il écrit du Caire à Madame Bonenfant, en décembre 1849, Flaubert commence par la mettre en garde : « j'espère bien que vous n'avez pas le toupet d'espérer de moi une relation de voyage »²⁰, note-t-il, avant de rapporter cependant avec force détails sa visite au bazar des orfèvres : c'est que ce moment est susceptible d'intéresser tout particulièrement sa cousine, et plus précisément le père de cette dernière, orfèvre de son état. Il s'agit donc, soit de se taire, soit de subordonner son écriture aux attentes du destinataire et au plaisir de la narration, toute propension à s'éloigner de la spécificité d'un échange effectif pour rejoindre les modèles pré-construits du genre viatique étant sanctionnée par le silence ou une ironie qui souligne l'impossibilité de se rallier aux discours antérieurs²¹.

Flaubert laisse ainsi au destinataire de ses lettres de voyage une place fondamentale : la longueur de l'absence et l'intensité des sentiments éprouvés suscitent un besoin de maintenir le contact, de connaître les actes et les pensées de ceux qui sont restés en France, de trouver dans leur réaction l'écho de ses propres enthousiasmes. Ainsi interroge-t-il inlassablement ses proches sur leurs activités et leurs habitudes, et les lettres forment un long discours interrogatif, un ensemble tendu vers l'autre auquel il est demandé de répondre, d'imaginer, d'interpréter, de participer. Pour combler l'absence, Flaubert simule régulièrement la présence de ses proches, réactive leur image, tout particulièrement celle de sa mère qu'il ne se lasse pas de se représenter :

Si tu savais comme je me figure bien tes attentes de mes lettres. Je vois le jardin... la maison... toi penchée à la fenêtre... j'entends le bruit du loquet de la grille quand le facteur arrive, et quand il n'y a rien quelles tristes journées tu passes.²²

Le destinataire, qui ne se laisse jamais oublier, délivre alors le « Je » d'une présence autocratique, en exerçant une indéniable influence sur le récit, en bonne partie conditionné par ses attentes. Dans de nombreuses lettres le discours sur le voyage répond à une fonction particulière : il s'agit par exemple de rassurer sa mère sur les conditions du périple, de flatter sa fierté en rapportant les honneurs qui sont réservés aux deux voyageurs. Ainsi est-ce essentiellement dans les lettres à sa mère que nous trouvons des indications sur la cuisine turque et les usages à table, la mention des aides – drogmans, traducteurs, soldats, cavaliers — dont ils bénéficient au cours de certains trajets, ou la liste des différentes personnalités qui les ont accueillis : ici un grand général, là un médecin renommé, un ingénieur en chef ou un consul, le vice roi d'Égypte, le ministre des affaires étrangères, le gouverneur à Wadi Alfa, il y a toujours « des visites à faire et à recevoir »²³. A son frère, chirurgien en chef de l'hôtel Dieu à

¹⁸ Le Caire, 1^{er} décembre 1850, p. 538.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ A madame Bonenfant, Le Caire, 5 [4] décembre 1849, I, p. 547.

²¹ La façon dont Flaubert exprime dans ses lettres l'impossibilité d'adopter un discours romantique pour évoquer son voyage est parfaitement analysée dans les travaux d'A. Schweiger (*op. cit.*, chapitre V, p. 93-111) ou de S. Moussa (voir en particulier « la correspondance de Flaubert en Orient », art. cit., et « Flaubert et les pyramides », *Revue des lettres et de traduction*, 1999, n°5, pp. 169-191).

²² Smyrne, 26 octobre 1850, I, p. 700.

²³ A sa mère, Le Caire, 2 décembre 1849, I, p. 544.

Rouen, il rapporte les maladies que l'on peut trouver en Egypte, décrit les enfants mangés par les mouches, expose ce qui peut satisfaire son « goût pour l'académie humaine »²⁴. Dans les lettres à Louis Bouilhet, Flaubert met l'accent sur le « drôle » ou le « grotesque », rapporte en priorité des scènes de rue qui sauront piquer la curiosité de son ami, titiller son imagination et satisfaire son goût pour la couleur locale. L'épistolier raconte notamment les « gaillardises »²⁵ qu'il a lui-même vécues ou qui lui ont été rapportées : la première lettre qu'il écrit à Bouilhet, le 1^{er} décembre 1849, juxtapose en post-scriptum les saynètes grivoises, comme autant de tableaux offerts à son ami et assurés de faire mouche. Le point de départ des descriptions trouve ainsi son origine dans une présence, la pensée de l'autre qu'il s'agit d'intéresser en tenant compte de ses préoccupations particulières. Afin de mieux rendre compte de la réalité qu'il découvre, l'épistolier procède souvent par des comparaisons avec des éléments familiers pour son destinataire. Ainsi écrit-il à propos de Constantinople dans une lettre à sa mère : « Figure-toi une ville grande comme Paris, où il y a un port plus large que la Seine à Caudebec, avec plus de vaisseaux que dans Le Havre et Marseille réunis ; dans la ville, des forêts qui sont des cimetières ; certains quartiers rappellent les vieilles rues de Rouen »²⁶. Dans une lettre à son oncle, il part d'une habitude du destinataire pour lui permettre de mieux saisir la spécificité de l'Orient :

Souvent, en vous promenant en canot avec moi, vous preniez instinctivement la chaîne. Si vous alliez en caïque sur le Bosphore, je ne sais à quoi vous vous accrocheriez. Figurez-vous des barques de vingt-cinq à trente-cinq pieds de long sur deux et demi tout au plus de large, pointues comme des aiguilles à l'avant et à l'arrière²⁷.

Ainsi le récit de voyage, dans la lettre, est-il tout entier pris dans la spécificité d'une relation affective. Le plaisir de partager est indissociable du plaisir de voyager, et l'écriture, loin d'être la réitération de passages obligés et de descriptions convenues, participe de l'expérience même du voyage. Tout se passe comme si la pensée de pouvoir partager ses découvertes avec ses proches incitait Flaubert à poser un regard plus pénétrant sur les choses, à relever des détails sur lesquels, sans la perspective de cet échange, il n'aurait pas prêté attention, à développer des réflexions étroitement liées à l'un ou l'autre de ses destinataires ; ou peut-être se montre-t-il tout simplement plus attentif à ses propres découvertes et aux impressions qui l'envahissent. « Si je pouvais t'écrire tout ce que je réfléchis à propos de mon voyage, c'est-à-dire si je retrouvais quand je prends la plume les choses qui me passent dans la tête et qui me font dire, à part moi : "je lui écrirai ça", tu aurais peut-être des lettres amusantes »²⁸, écrit-il le 14 novembre 1850 à Louis Bouilhet, et, plus loin : « je t'ai beaucoup mêlé à mon voyage »²⁹. Peu importe que l'écrit épistolaire parvienne ou non à formuler ce que Bernard Beugnot nomme « ces latences épistolaires inscrites dans la sensibilité ou l'esprit »³⁰ ; l'essentiel est ici de comprendre comment la pensée de l'autre et la possibilité de lui écrire influent sur l'état d'esprit du voyageur, marquent son périple d'un sceau particulier et participent de sa réflexion, voire la conditionnent. De même, lorsque Flaubert rapporte à Louis Bouilhet l'une des nuits, devenues fameuses, avec la

²⁴ Le Caire, 15 décembre 1849, I, p. 554.

²⁵ Jérusalem, 20 août 1850, I, p. 668.

²⁶ Constantinople, 14 novembre 1850, I, p. 704.

²⁷ Constantinople, 24 novembre 1850, I, p. 715.

²⁸ I, p. 705.

²⁹ I, p. 706.

³⁰ « De l'invention épistolaire : à la manière de soi », *L'Épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou écriture*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag Stytt, 1990, p. 30.

courtisane Kuchuk-Hanem, et la promenade qui suivit, il insiste sur la pensée qu'il avait alors de son ami :

Dans l'absorption de tout ce qui précède, mon pauvre vieux, tu n'as pas cessé d'être présent. [...] Je regrettais (le mot est faible) que tu ne fusses pas là, je jouissais pour moi et pour toi, je m'excitais pour nous deux et tu en avais une bonne part, sois tranquille.³¹

La jouissance éprouvée au contact de la femme, mais aussi dans le voyage lui-même, est ainsi indissociable d'un autre à qui elle va être rapportée. Tandis que l'auteur d'un récit de voyage traditionnel a très souvent recours à un « Je » et à un « tu » ou « vous » de convention, parfois même dans le cadre d'une lettre fictive, qui est l'une des formes privilégiées que prend le récit de voyage au XIX^e siècle³², les pronoms aux première et deuxième personnes renvoient dans les lettres de Flaubert à une présence forte et familière, et inscrivent l'échange dans une communication bien réelle qui confère son originalité et son intensité au propos. Il ne s'agit pas de redire pour tous ce qui a été dit maintes fois, d'élaborer une image de l'Orient qui répondrait à l'attente d'un public large et anonyme, mais de trouver pour chacun le ton juste, l'angle particulier qui restituera pour lui seul la nouveauté du pays tel qu'il est vécu par une conscience particulière à un moment précis.

Flaubert souhaite partager son étonnement et ses enthousiasmes, se montre soucieux de préciser les détails, les particularités qui donneront à voir le pays dans sa singularité, tel que lui-même en a été frappé. Si certains passages annoncent indéniablement le caractère impersonnel de l'œuvre flaubertienne, dans de nombreux autres l'excitation est palpable, notamment lorsque l'épistolier rapporte les moments les plus marquants de son voyage, comme sa première excursion en chameau, ou la découverte du « tombeau des Califes »³³ au Caire. Le plaisir de raconter réitère celui que procura l'instant vécu. L'épistolier est notamment pressé de transmettre l'« étonnement énorme des villes et des hommes »³⁴ qu'il ressent dès les premiers jours de son voyage, et qui suscite la description de nombreuses scènes révélant les mœurs de la population. Il se montre attentif à restituer la spécificité des plus beaux moments, multipliant les indications qui permettront aux destinataires d'en saisir toutes les nuances et d'en comprendre l'harmonie. Flaubert transcrit ainsi une vision du pays étroitement liée à l'instant, au mouvement, garantissant une proximité avec le vécu que le récit de voyage tente de retrouver, à l'époque romantique, par bien des artifices, parmi lesquels l'écriture de fausses lettres figure en bonne place³⁵. Si ce rapport d'immédiateté entre l'écriture épistolaire et le vécu de l'épistolier est naturellement

³¹ 13 mars 1850, I, p. 608. Voir également ces propos dans une lettre à sa mère du 17 mai 1850 : « J'ai énormément pensé à Alfred, à Thèbes. [...] Et je songe bien aux autres aussi, pauvre mère ! je ne peux admirer en silence, j'ai besoin de cris, de gestes, d'expansion, il faut que je gueule, que je brise des chaises, en un mot que j'appelle les autres à participer à mon plaisir. Et quels autres appeler que ses plus aimés ? » (I, p. 622-623).

³² Lorsqu'il entreprend de raconter la partie égyptienne de ce voyage en Orient, dans un ouvrage qui paraîtra sous le titre *Le Nil* en 1854, Maxime du Camp adopte la forme d'une lettre adressée à Théophile Gautier. Marta Caraïgon a montré en quoi cette forme se révèle un artifice efficace pour conférer une certaine crédibilité au texte et donner vie au récit (*Four fixer la trace. Photographie, littérature et voyage au milieu du XIXe siècle*, Genève, Droz, 2003, p. 214 sq.) Pour W. Guentner, qui parle à propos de cet usage de « supercherie épistolaire », la pratique de l'échange épistolaire fictif doit être associée la recherche d'une « esthétique de l'esquisse » par laquelle les écrivains souhaitent communiquer à leur texte authenticité et sincérité (*Esquisses littéraires : rhétorique du spontané et récit de voyage au XIXe siècle*, op. cit., p. 103-139).

³³ I, 546.

³⁴ A Louis Bouilhet, Le Caire, 1^{er} décembre 1849, I, p. 538.

³⁵ Voir notamment l'étude que W. Guentner propose du *Rhin* de Victor Hugo (*Esquisses littéraires : rhétorique du spontané et récit de voyage au XIXe siècle*, op. cit., p. 103-139).

contestable³⁶, la lettre capte une multitude de moments, de tableaux, d'impressions, mêle l'anecdote triviale au paysage sublime, les scènes pittoresques aux événements ordinaires, en un effet de profusion et de juxtaposition qui restitue le rythme même du voyage et la pluralité des sensations du voyageur soumis à une nouveauté sans cesse renouvelée. En ce sens, la lettre est proche des notes que prend Flaubert au cours de son périple, et dont Isabelle Daunais a montré quelles reproduisent au plus près l'expérience du voyage³⁷. Mais de ce foisonnement de détails et d'anecdotes rapportés pour ses destinataires, l'épistolier ne semble pas se soucier de savoir ce qu'il restera³⁸. Il restitue ce qui l'a frappé ou qu'il sait devoir toucher le destinataire, avec force et minutie, mais ne tente pas de faire surgir de sa correspondance une image construite, fixe, cohérente, et encore moins exhaustive de ce que serait l'Orient enfin révélé. La lettre sera remplacée par une autre, comme les instants vécus et les tableaux frappants se succèdent au cours du voyage, d'autant qu'à l'étranger plus encore qu'en France, toute correspondance est susceptible de se perdre, ainsi que Flaubert le rappelle fréquemment à sa mère³⁹. L'aspect éphémère de la lettre renforce le caractère instantané de l'écriture, étroitement liée au moment vécu, aux impressions fugitives.

Dans ce rapport direct à l'instant réside une tension entre passé et avenir : un moment particulier fait fréquemment surgir le souvenir d'un autre plus ancien, partagé avec le destinataire dont la mémoire est sollicitée. « A Baalbek, nous sommes restés trois jours. Il y avait à côté des ruines un campement de Bohémiens. (Te souviens-tu de ceux que nous avons rencontrés un jour en allant de Nîmes au pont du Gard ?) »⁴⁰, interroge ainsi Flaubert dans une lettre à sa mère, opérant le grand écart entre présent et passé, Baalbek et Nîmes. Le passé donne corps à l'instant fugace et le place dans un vécu très personnel, l'étrangeté permet, paradoxalement, de renforcer le lien, familial et affectueux, avec le destinataire, de rappeler le roman de leur histoire commune. Mais, si elle se nourrit d'un passé partagé, entretenant ainsi une nostalgie dont est empreint l'ensemble de la correspondance de Flaubert, la lettre traduit également une attention constante portée aux jours à venir, avec la part d'inconnu qu'ils comportent : Flaubert ne cesse, en premier lieu, d'anticiper anxieusement son retour, d'imaginer le moment des retrouvailles avec ceux à qui il écrit, en des scènes parfois fort détaillées ; dans une temporalité plus proche, la lettre est bien souvent tournée vers la prochaine étape du voyage, le lendemain, les jours ou les heures qui vont suivre. « Dans quelques jours nous allons voir... », « demain nous partons pour... », « la semaine prochaine nous ferons... », multiples sont les annonces qui laissent la lettre comme en suspens, ouverte sur les découvertes à venir. Aucune autre forme d'écriture ne pourrait à ce point restituer l'attente heureuse, l'excitation du départ, la liberté du voyageur tout entier tendu vers ce qu'il advient. La lettre, par nature espace de l'entre-deux, révèle mieux qu'un récit ou qu'un recueil de notes l'état de tension propre au voyageur, partagé entre lui-même et ceux qui lui sont chers, le pays étranger où il se trouve, dont il rêve depuis

³⁶ Dans son article « De l'invention épistolaire : à la manière de soi », B. Beugnot fait le point sur cet écart entre vécu et écriture épistolaire (art. cit.).

³⁷ Voir « Les carnets de Flaubert : transitions, prolongements », *L'Art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient (XIXe siècle)*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1996, p. 49-92. Sur les notes de voyage de Flaubert et leur propension à rendre compte des impressions de l'auteur « sur le vif », voir également W. Guentner, *op. cit.*, p. 162-169.

³⁸ Il importe d'être prudent lorsque l'on aborde la question de la destinée des lettres d'écrivains : en particulier, dans le cas de Flaubert, il est possible qu'il ait envisagé une publication posthume de sa correspondance. Toutefois, les multiples mises en garde faites à sa mère laissent penser qu'il était tout à fait incertain de voir ses lettres de voyage parvenir à destination.

³⁹ Flaubert fait fréquemment référence à ces possibles égarements dans sa correspondance d'Orient (voir les lettres des 5 janvier 1850, I, p. 556-557 ; 14 février 1850, I, p. 587 ; 23 février 1850, I, p. 589 ; 8 mars 1850, I, p. 596 ; 15 avril 1850, I, p. 613).

⁴⁰ Rhodes, 7 octobre 1850, I, p. 696.

longtemps⁴¹, et la France devenue l'ailleurs, le moment vécu et celui dont il se souvient ou celui qu'il s'apprête à vivre. L'état de fébrilité, d'inconfort même, propre au voyage et favorable à la découverte, se trouve alors, ici, restitué dans son intensité.

Cette instabilité qui saisit tout voyageur pris dans une réalité d'apparence chaotique et étrange transparait également à travers le caractère fragmentaire du discours épistolaire. Non seulement le voyage est transcrit à travers des bribes de vie, des moments qui se succèdent, mais ce dernier n'est pas toujours le sujet prémédité et exclusif de la lettre. Certaines missives se proposent bien de raconter scrupuleusement le voyage dans sa chronologie et de décrire les paysages traversés ; c'est le cas, par exemple, des lettres que Flaubert écrit à sa mère les 22 et 23 novembre 1849, dans lesquelles l'épistolier s'emploie à retracer chronologiquement l'itinéraire suivi⁴². Mais la plupart du temps, si Flaubert se montre bien conscient de l'attente de ses destinataires, les lettres mêlent aux impressions de voyage des sujets plus variés. Bien plus que dans le récit de voyage, quels que soient les procédés narratifs mis en place par ce dernier pour mimer la discontinuité, le discours sur l'Orient est donc, dans la correspondance, un discours fragmenté, non seulement d'une lettre à l'autre, quand le destinataire et le moment de l'écriture diffèrent, mais au sein même de la lettre, lorsque le sujet surgit au gré des fluctuations de la pensée de l'épistolier, pour disparaître au profit d'un thème ou d'une réflexion nouvelle. Episodique, fragmentaire, le récit épistolaire s'organise ainsi selon des associations spontanées. « Quand je prends une feuille de papier pour t'écrire, le diable m'emporte si je sais y quoi mettre, puis de soi-même ça vient, je bavarde, je m'amuse, les lignes s'allongent »⁴³, écrit Flaubert à sa mère le 17 mai 1850. Menée par le plaisir et le souci de divertir, conçue comme un « bavardage », la relation épistolaire échappe à la contrainte de passages obligés, de représentations significatives. Il n'est pas question, comme l'imposerait le genre viatique, d'imaginer des transitions et de rediscipliner la pensée selon un raisonnement destiné *a posteriori* à un public nombreux, dans le présent de l'épistolier, mais aussi pour la postérité ; autant d'exercices qui avaient rendu l'écriture de *Par les champs et par les grèves* particulièrement fastidieuse, ainsi que l'indique l'auteur dans une lettre à Louise Colet le 3 avril 1852 :

La difficulté de ce livre consistait dans les transitions et à faire un tout d'une foule de choses disparates. — Il m'a donné beaucoup de mal. — C'est la première chose que j'aie écrite péniblement.⁴⁴

Nul besoin ici de tracer pour son récit l'esquisse d'un ordre, ni même celle d'un achèvement. Non seulement la lettre est ouverte, tendue vers l'étape suivante, à compléter par d'autres impressions et d'autres tableaux, mais l'épistolier est toujours susceptible de développer à nouveau un point qu'il a abordé, de raconter pour un autre un moment déjà évoqué, de revenir, même longtemps après, sur un épisode vécu. S'il faut bien se résoudre à mettre un point final à l'œuvre publiée, si les notes s'achèvent en même temps que le périple, à quel moment l'épistolier devrait-il supposer qu'il écrit pour la dernière fois sur son voyage, qu'il n'abordera jamais plus le sujet dans sa correspondance ? Par nature celle-ci ne s'achève qu'avec la mort de l'auteur, et les

⁴¹ Voir J. Bruneau, *Le Conte Oriental de Flaubert*, Paris, Denoël, 1973.

⁴² La lettre est alors clairement annoncée comme exclusivement soumise à cette fonction narrative : « il est 6 heures, nous allons dîner, et ce soir ou demain matin je reprendrai ma lettre et te raconterai notre petite expédition de Rosette » (23 novembre 1849, I, p. 532).

⁴³ Entre Kaft et Kenh, 17 mai 1850, p. 623. Voir également, dans une lettre à Frédéric Baudry, cette phrase qui précède pourtant une longue relation de son périple : « [...] je me mets à vous écrire sans savoir ce que je vous vais envoyer, le diable m'emporte si je me doute le moins du monde quoi mettre sur ce papier » (au Lazaret de Beyrouth, 21 juillet 1850, I, p. 652).

⁴⁴ A Louise Colet, 3 avril 1852, II, p. 65.

propos sur le voyage en Orient peuvent être infiniment repris. Flaubert, qui ne s'était résigné à achever la relation de son séjour dans les Pyrénées et la Corse qu'en se projetant vers l'écriture d'un autre voyage⁴⁵, trouve ici la forme qui lui permet de ne jamais conclure.

La correspondance offre toutes sortes de ressources pour raconter son périple à autrui sans pour autant construire un « voyage d'Orient » qui enchaînerait les poncifs et passerait à côté du vrai voyage. Mêlée à des propos familiers sur des sujets divers, tout entière soumise au plaisir de la narration, à la personnalité des destinataires et au désir de partager, la relation de voyage telle que nous pouvons la lire dans les lettres ne s'impose pas de « tout raconter »⁴⁶, comme l'exigerait selon Flaubert le récit traditionnel. Essentiellement discontinue, instable, changeante, elle offre à l'épistolier la liberté d'une narration originale qui emprunte les voies de la familiarité et de l'intime pour révéler ce qu'un discours plus construit et un « style des plus pompeux »⁴⁷ rendraient impossible à décrire⁴⁸. Et c'est paradoxalement dans cette tension vers l'autre, tandis qu'il confie les métamorphoses fondamentales de son être, mais aussi les pensées d'un jour et les impressions fugaces, dans cette démarche personnelle libérée de toutes contraintes, qu'apparaît le dessein d'un modèle esthétique fondé sur l'impersonnalité. Ce modèle préside aux œuvres publiées, parmi lesquelles figurent des textes nourris de l'expérience du voyage en Orient ; mais pour ce qui est de la relation de voyage proprement dite, elle reste du domaine de l'épistolaire, car c'est par le biais de la lettre que l'écrivain peut la débarrasser de ses stéréotypes et réinvestir un genre qui tend à s'essouffler.

⁴⁵ « Je réserve dix cahiers de bon papier que j'avais destinés à être noircis en route, je vais les cacheter et les serrer précieusement après avoir écrit sur le couvert : papier blanc pour d'autres voyages » (« Pyrénées-Corse », OC I, p. 726).

⁴⁶ Lorsqu'il revient, plusieurs années après, sur l'écriture de *Par les champs et par les grèves*, Flaubert écrit à Louise Colet : « songe à ce que c'est que d'écrire un voyage où l'on a pris d'avance le parti de tout raconter » (3 avril 1852, II, p. 66). Cette exigence est ailleurs présentée comme l'une des contraintes imposées par le récit de voyage : « un voyageur est tenu de dire tout ce qu'il a vu, son grand talent est de raconter dans l'ordre chronologique : déjeuner au café et au lait, montée en fiacre, station au coin de la borne, musée, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, le tout assaisonné d'émotions et de réflexions sur les ruines... » (« Pyrénées-Corse », OC I, p. 652).

⁴⁷ Le 20 août 1850 Flaubert écrit à Louis Bouilhet à propos de Jérusalem : « Pour t'en donner idée, il faudrait se livrer à un style des plus pompeux, ce qui d'abord m'embêterait, et toi aussi sans doute » (I, p. 667).

⁴⁸ Dans une lettre à Taine qui vient de faire paraître son *Voyage en Italie*, Flaubert écrit le 20 novembre 1866 : « [...] le genre voyage est par soi-même une chose presque impossible » (III, 561).